

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 69 (1930)
Heft: 45

Artikel: Dans le Gros de Vaud
Autor: Gaillard, A.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-223536>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 01.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAÎSSANT LE SAMEDI



d'après F. Rouge

Rédaction et Administration :
Imprimerie **PACHE-VARIDEL & BRON**, Lausanne
Pré-du-Marché, 7

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité **Gust. AMACKER**
Palud, 3 — LAUSANNE

Abonnement { Suisse, un an Fr. 6., six mois, Fr. 3.50
Étranger, port en sus.
Compte de chèques postaux II. 1160

Annonces { 30 centimes la ligne ou son espace.
Réclames, 50 centimes.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



DANS LE GROS DE VAUD

A région qui s'étend de la Venoge à Vufflens-la-Ville, Sullens, Cheseaux, Villars-le-Terroir, Oulens, est une de celles qui donnent le mieux l'impression de la campagne riche, féconde, inépuisable, où, plus qu'ailleurs, le paysan peut être fier d'être propriétaire de son lot de terre, d'être le premier artisan de la richesse du pays.

Cette campagne s'étale, se déroule et, pour mieux montrer le velouté de ses prairies, l'ondulation de ses blés, l'opulence de ses moissons, se moutonne, s'enfle, s'étagé, de telle façon que rien n'échappe aux regards de ce qui mérite d'être admiré. Les ondulations sont marquées par des rideaux d'arbres, d'arbrisseaux ou de buissons abritant les cours d'eau, de la rivière au plus humble ruisseau, qui serpentent à en perdre la boussole, à l'exemple de la Venoge, type parfait de vagabonde; elles en prennent plus de relief, plus d'ampleur et couronnent par-ci par-là leur point culminant d'un coin de forêt d'essences mélangées ou d'un village. Les haies n'ont pas complètement disparu et la gent ailée y trouve un abri qu'elle paie par une lutte souvent victorieuse avec l'insecte.

De partout, ou peu s'en faut, on voit les Alpes, du Moléson au Mont-Blanc, surgir et paraissant monter à l'horizon. Que cette campagne doit être belle d'avril à novembre, de son épanouissement à sa maturité et à son dépouillement! Endormie et presque déserte aujourd'hui, elle n'en montre que mieux ses mamelles intarissables sous la teinte fauve de ses prairies et la grisaille de ses champs nus.

Cette région du Plateau, variant de 500 à 650 m., souffre rarement de la sécheresse; elle a des réserves d'eau, grâce au sous-sol imperméable, et les moindres dépressions formant cuvettes sont marécageuses, avec une collection de saules têtards qui les jalonnent et les signalent de loin, et une armée de vernes que justifient les nombreux noms de Verney dont on les a baptisées.

Le Talent, qui vient du Haut-Jorat, des environs du Chalet-à-Gobet et de Montpreveyres, ne le cède guère à la Venoge pour le vagabondage, et c'est d'Echallens à Goumoëns-le-Jux que son caprice a le plus de fantaisies, fantaisies à laisser les plus enragés pêcheurs de truites. Avant de prendre définitivement la direction du nord, il enlace presque d'une de ses boucles le village et le château de St-Barthélemy. Le village, quelques maisons seulement disséminées

autour d'une église minuscule, enfouie dans la verdure que troue le clocheton surmonté d'une flèche effilée, aiguë, comme pour mieux montrer le ciel que sa voisine, l'église catholique de Bretnigny, plus grande, plus imposante, qui se dresse à 300 m. à peine.

Le château couronne une colline conique, en partie boisée, et commande la contrée à 5 ou 10 km. à la ronde. Sa masse se dégage des vieux arbres qui l'entourent, et de quelque côté qu'on le regarde, les toits pointus de ses tours découpent le ciel. Les tuiles brunes et les volets couleur sang de bœuf font contraste avec la verdure des frondaisons et celle du lierre qui monte partout à l'assaut, masquant complètement les murs de la terrasse et la moitié inférieure de ceux du bâtiment. Edifice sans style et sans élégance, qui n'a de grand que sa masse, et encore celle-ci est-elle plus imposante de loin que de près, parce que hissée sur son haut piédestal. Cependant la façade, tournée au midi, ne manque pas de cachet, encadrée par une tour carrée et une tour octogonale. Deux escaliers arqués, en partie enfouis dans le lierre, donnent accès aux deux extrémités d'un perron formant balcon, sur lequel s'ouvre l'entrée principale. Un autre escalier, au levant, conduit à une porte lourde comme celle d'une poterne, qui s'ouvre au-dessous et non loin d'une petite tourelle ronde, sorte d'échauguette où le guetteur de jadis veillait, l'œil aux meurtrières. L'angle, nord-ouest est formé d'une tour carrée, sorte de contrefort ne dépassant pas le niveau du toit.

Des lanternes appliquées au mur tamisent la crudité de la lumière électrique, dont l'éclat jurerait dans ce cadre moyenâgeux.

Tout est clos. La petite cloche, muette, laisse pendre sa chaîne rouillée à l'extrémité du balcon; les cinq ou six girouettes indiquent toujours fidèlement la direction du vent, mais le châtelain délaisse son castel et cherche un acquéreur, difficile à trouver par le temps qui court.

Mentionné pour la première fois en 1097 sous le nom de Goumoëns-le-Châtel, qui était celui du propriétaire, il s'appelle St-Barthélemy à partir du commencement du XVII^e siècle. Il fut brûlé par les Suisses en 1475. A l'époque de la Révolution, il fut acquis par un Panchaud de Bottens; il passa ensuite à la famille de Lessert, puis aux Bonstetten et enfin aux de Cerjat, les propriétaires actuels. A. Gaillard.

Une revanche. — C'est le chagrin qui fit de Raymond, l'auteur dramatique, un ivrogne...

— ?...
— Oui, après s'être vu siffler plus de vingt pièces, il s'est mis à siffler des pièces de vin.

CONSULTATION MÉDICALE A LA CAMPAGNE

Le patient et l'Esculape ont été à l'école primaire ensemble. Quarante ans plus tard, tous les deux établis dans le même village, se rencontrent l'un faisant appel à la science de l'autre et voici le dialogue qui s'engagea :

Le client. — Acuta Bénédict! té faut pas me crébailli dé hau granets quemîn le déri cou, créyou que n'è pas chin que mé faut.

Le docteur. — Hé bin! té bailléri dau puthet!



LE BAISI. (LES BAISERS).

LE BAISI. (LES BAISERS).
L'É tot parâi oïque que l'è on bocon courieu que lè baïsi, n'è-te pas veré! Mâ l'è onna môuda pe villhie que clli Moïse que l'a fé la Genèse. No dit dza que de son temps lè dzein s'eimbransivant à rebouille-mor. Ti clliâo villhie patriote de pè lo courti d'Eden sè panâvant dza lè botse sur lè djoûte lè z'on dâi z'auto. Adam remolâve dza sa cousenaïre Eve à potta que vâo-to et Eve fasâi la mena ti lè coup que son hommo allâve âi coumechon sein l'avâi eimbrancha, on baizon po lè faire, dou po lè z'abayî et traî quand l'allâve paî sè z'impoût vè lo receuve. Vo dio que clli môuda vint de llicin prâo su du devant lè pierre que sè sant aguelhie âo fin coutset de la Tor de Gâoza.

Que cein vâo-te à dere de s'eimbransî? Cein pâo sè liaire de bin dâi manâire. Se l'è onna mère que bècotte son bouïbo, l'è quemet se lâi desâi :

— Mon petiout, que t'î dzeinti. Mon té que t'î on galé crasottet. Te sâ, quand t'âodrâ à l'écoula, foudrà pas que lo régent tè senaille âo bin gâ! On lâi farâ vère que l'è défeindu.

Se l'è on villhie monsu que baille on bec à sa cousenaïre, cein vâo à dere :

— Te sâ, on è tellameint accotoumâ l'on à l'autro que porri pas mè passâ de tè. Mâ, tot parâi, trâo de coup, te mè bourle mon dzerdenâdzo et te m'arroupe mon lacî dein lo casso-ton!

Se l'è on nèvâo que l'eimbranse sa tanta, on pâo liaire dinse :

— Te sâ, l'è po tè tenî lè pî âo tsaud! Te mettra bin onna granta ligne por mè.

Se l'è on dzouveno que tchuffe sa tserma-lâire, a-te que lo leingâdzo :

— Que t'a on galé baizon, ma tota grachâoza! T'î la balla dâi balle, ein a min quemet tè. Tè djoûte on derâi de clliâo boune pomme rambou de noutron prâ. Tè botse sant quemet duve frie, âo bin duve z'ampe justo mâore po vo baillî einviâ. Tè cheveu sant dâo quemet clli verdolet que noutrè modze ein sait tant eingorman-dâie. Et tè get : dâi meryâo qu'on sè vâi dedein tant qu'âo fin fond, avoué duve z'étâie asse rovilleinte que lè clliêre dâo Grand-Pont, pè Lozena. Voudré que ta galéza frimousse l'ausse onna pousa de grantiau po pouâi t'eimbransî à t'essavâ pertot sein repassâ âi même pllicie, quemet fant lè bolet âi patourâdzo.

Ah! clliâo baïsi dinse, vo dio, cein l'è bon quemet dâo quegnu âi pere golyâ avoué prâo mataïre de sucro creblliâ.

Et tot parâi, lâi a dâi dzein que sant contre. L'autr'hî, lâi a on mâidzo que l'a fé on prîdzo que sè desâi que lè botse l'étant pllienne de clliâo croûre bête que lâi diant lè microbe et que, quand on eimbranse, on ein agaffe dâi sacré pêtiâie. Et quand sant saillâ, la Luise à Tambou desâi à son boun'ami :